

La bataille du raï

PAR SQUAALY

Musique du bled par excellence, le raï, aujourd'hui diffusé sur toute la planète, est toujours célébré à Oran.

Place d'Armes à Oran, enlaçant l'un des deux lions qui encadrent les marches d'escaliers de la mairie, Cheb Ghazi, un des invités de la XI^e édition du Festival international de raï qui a démarré le 2 août, s'enflamme pour sa ville : "Oran, c'est ma ville. C'est le cœur du raï", avoue ce chanteur et auteur-compositeur âgé de 38 ans, qui a fait le grand saut en 1986 en venant s'installer en France, à Marseille.

Cheb Ghazi n'a rien oublié de ses débuts, de son apprentissage "J'ai commencé à chanter dans les mariages à l'âge de 9 ans. Dès 14, 15 ans, j'ai démarré ma carrière dans les cabarets", se souvient-il, comme un toxico répéterait l'engrenage infernal des drogues dures. *Fatalitas* et dépendance ! Pourtant ses parents ont tout fait pour l'empêcher de prendre cette route. "Ils ne voulaient pas que je chante, ils me frappaient. Les nuits dans les cabarets, l'alcool, la drogue, tout ça leur faisait peur. Ils pensaient que j'allais vivre dans le péché."

En ce début août, Ghazi n'est pas le seul cheb à arpenter la place d'Armes. Créé en 1985, le festival est le rendez-vous de tous les chanteurs de ce genre qui a envahi le Maghreb et séduit de nombreux pays à travers le vaste monde. Au théâtre de verdure, le soir venu, dix nuits durant, les plus jeunes viennent chercher sur scène l'adoubement du public, en espérant décrocher rapidement un contrat avec un éditeur pour l'enregistrement d'une cassette. Les plus vieux, aux succès reconnus, sont là juste parce qu'un succès populaire se partage toujours avec son public. Aujourd'hui, les stars ont pour nom Cheikha Nadjma, Houari Dauphin, Cheikha Khouira, Cheb Djelloul ou Cheb Hindi. Chaque édition a les siennes. Mais la nouveauté cette année est l'apparition du terme "international" dans l'intitulé de la manifestation. Miloud le Marseillais ou Cheb Ghazi de Marseille, Cheb Bloufa de Montpellier, Cheb Bouaa d'Anvers en Belgique ont fait

le voyage. International ou pas, ils auraient été là de toutes façons. "C'est ici que ça se vit. C'est d'ici que partent les réputations, explique Ghazi, on ne peut jamais être loin d'Oran." Pourtant le raï, à travers ses derniers succès, qu'ils soient chantés par Khaled, Mami ou Faudel, est infidèle à sa ville. Son jus est aussi pressé désormais sur d'autres continents, comme pour mieux s'empêcher les ailes au contact de canons épisodiques de la consommation à l'occidentale.

Musique rurale, le raï est le chant des Bédouins de l'Ouest algérien. Il est véhiculé au début du siècle dernier par les *meddahates*. Ces groupes constitués essentiellement de femmes, se produisent lors des cérémonies religieuses (baptême, mariage, décès...), où elles chantent des louanges à Dieu et au prophète Mahomet avec comme seul accompagnement des percussions (*bendir*, *gallal*). Il n'en existe pratiquement pas d'enregistrement. Mais ce sont bien elles qui ont posé les bases d'un genre qui n'a cessé d'évoluer depuis. Dans les années trente, en parallèle de ces groupes de femmes, apparaissent, dans les cafés et cabarets des bas-fonds des villes, des orchestres de *chioukhs* (vieux au masculin pluriel) et des *cheikhates* (au féminin pluriel). Jouant des percussions et soufflant dans des *gasbas*, cette flûte de roseau au son fortement identifiable que remplacera plus tard la trompette, ils développent un style plus poétique (pour ne pas dire paillard) que religieux, en vantant les plaisirs de la vie, l'amour et l'alcool. Dans les cabarets, le raï s'encanaille. La communauté juive d'Oran participe à cette mutation. N'ayant aucune interdiction quant à l'alcool, ils peuvent en servir dans leurs bars. Les musiciens juifs sont parmi les premiers à faire la jonction entre la musique arabo-andalouse et la variété. Cette nouvelle poésie du réel, ce blues du bled prend bien évidemment en compte les expériences personnelles, les joies et les peines de ces paroliers du quotidien.

"C'est un chant bédouin traditionnel qui s'est

urbanisé”, analyse Hadj Miliani, un universitaire algérien qui a co-écrit avec le journaliste Bouziane Daoudi (*Libération*) *L’Aventure du Raï* (coll. “Points Virgule”, Seuil). Décrit par les élites et le pouvoir, qui n’entendent là que l’expression spontanée de la lie de la société, le raï invente ses propres codes et ses propres stars. Les plus célèbres ont pour nom : Cheikh Bourass, Cheikh Hamada, Cheikh Madani, Cheikh Adda, Cheikha Habiba, Cheikha Rabia, Cheikha Djénia et Cheikha Rimitti.

C’est l’apparition de la cassette en Algérie qui, en court-circuitant les réseaux officiels de distribution, permet le développement de cette musique malgré sa mauvaise réputation. Si, de peur du qu’en-dira-ton, certaines personnes hésitent à l’époque à se rendre au cabaret, elles ont enfin, grâce à ce nouveau support copiable à volonté, le loisir de savourer cette musique tranquillement à la maison. Le raï profite donc de la cassette pour se développer et réciproquement. Aujourd’hui encore, elle demeure, malgré l’apparition du CD, le principal moyen de diffusion sur tout le continent africain. Commercialisés en Algérie, mais aussi dans toutes les échoppes des ghettos à émigrés en France (Barbès à Paris, Belsunce à Marseille, Paul Bert à Lyon), ces tubes en puissance ne sortiront pas de la communauté maghrébine où ils continuent de tourner sur des cassettes sans âge au son 100 % roots.

Si Oran est encore aujourd’hui la capitale du raï, c’est à Tlemcen, à cent vingt kilomètres à l’ouest de cette dernière, qu’est né le pop-raï, le raï d’aujourd’hui, celui que les Européens ont appris à aimer. Tout démarre au milieu des *seventies* dans le studio d’enregistrement de Rachid et Féthi Baba-Ahmed. Ces deux frères sont issus d’une famille de riches bijoutiers tlemcéniens. Au lendemain de l’indépendance algérienne Rachid avait fondé Les Vautours, un groupe de reprises rock et twist. A la fin des années soixante, il se lance avec son jeune frère Féthi dans un duo pop mêlant rythmes modernes et variété algérienne. Quelques tubes

diffusés à la télé algérienne les incitent à monter leur propre studio (une rareté à l’époque) dans leur ville natale. Ils créent un label. Rachid s’occupe de l’artistique en tant qu’ingénieur du son, tandis que Féthi gère l’administratif.

“En 1976, un éditeur de cassettes d’Oran m’a envoyé un très jeune chanteur de raï, c’était Saharaoui” racontait Rachid Baba-Ahmed à Nidam Abdi¹ et Bouziane Daoudi, deux journalistes de *Libération*. “A l’époque, le raï ne me disait absolument rien. J’ai fait ça en musique synthétique. Je m’inspirais de Jean-Michel Jarre. C’était très neuf. Les gens n’avaient jamais ça entendu auparavant. Tous les éditeurs sont venus me voir à Tlemcen, chez moi, en me disant : ‘Rachid, mon frère, fais-moi ceci, fais-moi cela.’ Le succès de ces premières productions lança la mode. Par magie, le pop-raï était sorti du chapeau.

Pour bien comprendre cette époque, il faut savoir qu’avant l’avènement du pop-raï les enregistrements étaient réalisés dans des conditions rudimentaires : en une prise le plus souvent et sur un deux-pistes au mieux. Producteur au look castroïste, Rachid Baba-Ahmed révolutionne la musique en Algérie. Il enregistre le chanteur puis pose ensuite les instruments, piste par piste, bidouillant alors les arrangements. Tous les chanteurs, tous les éditeurs en pincent pour le pop-raï. Le public chaque jour plus nombreux impose son goût, que les éditeurs (équivalent algérien du producteur, du label), tentent de transformer en monnaie sonnante et trébuchante. L’heure est à la production à tous crins. Une boutade circule aujourd’hui encore pour décrire cette effervescence. “Quand un client demande une cassette de tel chanteur à la mode, il n’est pas rare qu’une voix lui réponde de derrière le comptoir : ‘Laquelle, celle du matin ou du soir?’” “C’est étonnant comme ces éditeurs, ces patrons de PME dont certains sont encore presque analphabètes ont su inventer intuitivement un fonctionnement qui

n'est pas si éloigné de celui des patrons de *majors companies* et de leurs imposants services marketing", avance Hadj Miliani. "Comme en Europe ou aux Etats-Unis, dès qu'une nouvelle tendance s'affirme, ils s'empressent de signer tout ce qui bouge, tout ce qui émerge. Il faut avoir l'artiste qui va défoncer la baraque, rembourser les frais engagés sur ses confrères moins chanceux et surtout faire gagner de l'argent." Les artistes l'ont bien compris. N'espérant de leur producteur aucune autre rémunération en cas de succès, ils font eux jouer la loi de la surenchère et zappent d'un éditeur à l'autre, d'où une inflation du nombre d'albums. Tout est pensé, réfléchi. Les meilleurs titres d'un album sont le premier et le dernier morceau, car facilement repérables sur une cassette. Comme dans le show-biz en Occident, on peut chercher à construire les stars d'une saison. Mais là, plus qu'ici encore, c'est le public qui fait la loi.

Après l'explosion en Algérie, l'onde de choc remue naturellement la France et l'Europe. Clandestin, embarqué dans les valises des travailleurs immigrés algériens, pendant de nombreuses années, le raï attendra le milieu des années quatre-vingt pour débarquer en France avec un visa dûment tamponné. Depuis, tout comme les bardes bretons des bandes dessinées, il fait danser les "Gaulois" et passionne la terre entière. Khaled est connu jusqu'au Brésil. Son "Didi" a fait le tour de la planète. Martin Meissonnier, qui avait produit son premier vinyle sur le marché européen, revient en cette fin d'année 2001 avec *Big Men*, un album produit par le label français de reggae Tabou et distribué par Virgin. Cette nouvelle production aventureuse réussit le pari de la rencontre entre reggae et raï ; deux musiques qui ont plus de points communs en matière de réalisation et de distribution que de kilomètres entre elles deux.

Dancehall à Kingston, cabaret sur la corniche oranaise. Les musiciens qui ont accompagné tous les groupes durant les dix soirées du festival cet été – à l'exception des quelques rappeurs venus avec leurs bandes – nous rappellent ces musiciens de studio, tourneurs de *riddims* en Jamaïque qui sont de toutes les productions du label auquel ils sont attachés.

Aujourd'hui cette musique est un vecteur fort pour

l'Algérie. Elle unifie toutes les régions (et plus largement tous les pays du Maghreb) autour d'un répertoire commun, où chacun selon son quartier, sa ville ou sa *wilaya* peut s'approprier tel ou tel cheb. Elle l'est aussi d'un point de vue économique parce que sur la corniche oranaise, longue de quelques dizaines de kilomètres, on dénombre une soixantaine de boîtes, qui emploient chacune plus de dix personnes, sans compter tous les chauffeurs de taxi, vendeurs de cigarettes, de sandwiches ou de *calentica* (spécialité culinaire à base de farine de pois chiche) qui vivent de cette activité nocturne. La fierté du peuple Algérien est aussi gratifiée par le succès du raï à travers le monde. Qui aurait misé sur des chansons chantées en arabe, il y a encore vingt ans ? Qui aurait pu imaginer cette aventure folle surtout aux heures les plus noires de l'intégrisme religieux en Algérie ? A l'heure du succès de quelques-uns, c'est toute une génération qui se met à rêver à des jours meilleurs. Pourtant le raï n'a rien résolu. Il a juste mis sur la table les problèmes et les angoisses trop longtemps dissimulés d'une jeunesse, d'un pays qui n'a obtenu son indépendance qu'il y a tout juste quarante ans. Ne nous trompons pas, quand Cheb Hasni et Chaba Zahouania chantent l'amour dans des cabanes déglinguées ("La Baraka"), ce n'est pas que par goût de l'interdit, mais surtout pour pointer du doigt les mauvaises conditions de logement. Un double langage, qui permet de mieux saisir la portée et le succès du raï.

1. Nidam Abdi dirige par ailleurs la collection de CD Barbès Café pour Night & Day, collection dont le but est de "rendre hommage aux femmes et aux hommes qui ont participé depuis la deuxième guerre à faire de Paris une capitale des musiques du monde".

DISQUES

Ghalia Benali & Timnaa, *Wild Harissa*



Violons virtuoses, guitares flamencas, percussions arabes, Ghalia Benali, chanteuse d'origine tunisienne, de sa voix rauque, émotionnelle et expressive, définit ainsi son nouveau projet : "Une musique arabe enveloppée dans de nouvelles formes, parfois festive, jamais profane, de temps à autre élégiaque, romantique, même classique médiévale, et puis de nouveau fougueuse, excessive – un visa global pour de nombreuses cultures, un microcosme dans lequel les siècles se réunissent pour créer quelque chose de nouveau." Le répertoire balaie les rives de la Méditerranée, passe par les Balkans pour revenir au Maghreb. [Network/harmonia mundi](#)

FUN>DA>MENTAL, *There Shall Be Love!*

La sensation londonienne du moment sort son nouvel album ! *There Shall Be Love!* Traduire approximativement : "il y aura de l'amour", ou "l'amour viendra". Le disque a un visuel provocant. Préparé évidemment avant le 11 septembre 2001, il a et n'a pas à voir avec les événements tragiques. Un enfant du Pakistan récupère le symbole de révolte de ses conquérants historiques (doigts tendus des légendaires archers anglais que leurs ennemis

s'ingéniaient à leur sectionner), jetant un pont définitif entre les cultures. Mais c'est aussi le "F... You" punk, signe de ralliement des révoltés sociaux, mouvement dont est issu Aki Nawaz, leader de Fun>Da>Mental et patron du label Nation Records ; label qui a lancé quelques-unes des pointures de la musique actuelle (Transglobal Underground, Natacha Atlas, Asian Dub Foundation...).

There Shall Be Love! est la démonstration parfaite des liens qui peuvent unir musique électronique et musiques traditionnelles de tous horizons, s'enlaçant l'une l'autre sur une communauté rythmique, unissant mélodies vocales et nappes synthétiques.



En témoignent les invités exceptionnels participant à ce projet transcontinental : Rizwan-Muazzam Qawwali Group (petits-neveux de Nusrat Fateh Ali Khan), Ghulam Hassan Shaggan (maître du chant traditionnel Bara-Khyal du Pakistan), Bapi Das Baul (représentant du style Baul du Bengale), Huun Tuur Tu (groupe référence de la tradition Tuva, Mongolie), Zamo Mhbuto & Comrades (choral d'Afrique du Sud) et Mahalia Jackson (grande voix américaine du gospel) habilement samplée. Le tout sublimement et subtilement mixé par Aki Nawaz. Plus que la fusion parfaite entre musique traditionnelle et musique électronique, cet album délivre l'authenticité d'un terme

souvent galvaudé : *World Beat*. Traduire approximativement : tempo du monde ? [I-Quality/nocturne](#)

A LIRE

René Robert,



La Rage et la Grâce

"L'une des qualités les plus émouvantes de la photographie est bien celle de fixer l'éphémère, de laisser détailler le fugace, l'état de grâce, la vitalité rageuse."

René Robert, photographe de référence du monde flamenco, rend hommage à quelques figures de ce monde dans son livre *La Rage et la Grâce*, suite et actualisation de l'album *Flamencos*, aujourd'hui épuisé paru aux éditions Alternatives en 1993. Chano Lobato, La Macanita, Enrique Morente, Carmen Linares, José Mercé, Antonio Carrasco, Maria Vargas, Duquende, El Pele, Camaron de la Isla, Pepe Habichuela, Paco de Lucia, Paco Cortes, José Luis Monton, Diego Moreno, Manolo Franco, La China... pour n'en citer que quelques-uns. Avec la présentation luxueuse sur 160 pages de 128 artistes (62 chanteuses ou chanteurs, 26 guitaristes, 40 danseuses et danseurs), ce livre offre le panorama le plus complet de la scène flamenca contemporaine. [Éditions Alternatives, 2001](#)

C.P.